

## LE GRAND PARIS DE NAPOLEON DU RÊVE DE MAGNIFICENCE AU RÊVE D'UTILITÉ

Annie Jourdan

Université d'Amsterdam

*« J'ai fait consister la gloire de mon règne à changer la face du territoire de mon empire. L'exécution de ces grands travaux est aussi nécessaire à l'intérêt de mes peuples qu'à ma propre satisfaction ».*<sup>1</sup>

De 1796 à Sainte-Hélène, les remarques de Napoléon sont légion qui touchent à l'architecture, à l'urbanisme ou aux grands travaux. A bord du vaisseau qui l'emporte en Egypte, le général de la République avoue au dramaturge Arnault un rêve difficilement réalisable à l'époque : faire de Paris « la plus belle ville qui puisse exister, [...] y réunir tout ce que l'on admirait dans Athènes et dans Rome, dans Babylone et dans Memphis ».<sup>2</sup> Cette ambition est encore celle qu'il communique à ses compagnons d'exil, pour regretter que le temps ne lui ait pas permis de terminer ce qu'il avait commencé. Si le ciel lui eût accordé vingt ans encore et un peu de loisir, « on aurait cherché vainement l'ancien Paris ; il n'en fût pas resté de vestiges ».<sup>3</sup> La France elle-même aurait changé de face. Napoléon ne parvint point à conquérir les vingt ans nécessaires à l'exécution de ses vastes projets. Il en eut quinze malgré tout, au cours desquels il entreprit de réaliser le rêve de jeunesse et de créer la ville idéale.

Le nouveau Paris aurait possédé de « vastes places ornées de monuments et de statues, des fontaines jaillissantes dans tous les carrefours pour assainir l'air et nettoyer les rues, des canaux circulant entre les arbres des boulevards qui entourent la capitale, des monuments réclamés par l'utilité publique, tels que des ponts, des théâtres, des musées, que l'architecture enrichirait de toute la magnificence compatible avec leurs divers caractères ».<sup>4</sup> Architecture et urbanisme s'allieraient pour apporter aux Parisiens confort et salubrité, prestige et beauté. Mais dès lors, Bonaparte est conscient que s'impose une politique financière judicieuse. Dès lors, il reconnaît les erreurs commises à Versailles et émet des suggestions raisonnables, mais aussi saugrenues.<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Napoléon Bonaparte, *Correspondance*, Paris, 1858-1869, 32 vol., XVI, 164.

<sup>2</sup> Arnault, A.V., *Souvenirs d'un sexagénaire*, Paris, 1833, 4 vol., IV, p.102.

<sup>3</sup> Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, 1951, 2 vol., II, p.120.

<sup>4</sup> Arnault, *op.cit.*, p.102.

<sup>5</sup> Il suggère ainsi d'employer des soldats en temps de paix, au lieu d'ouvriers qui, désormais, ne se contentent « plus d'oignons ».

En matière d'architecture, tout comme en matière de beaux-arts, c'est l'Italie qui constitue la référence par excellence. Et Bonaparte a beau évoquer la Grèce, il ne saurait connaître réellement les merveilles d'Athènes qui viennent à peine d'être découvertes. Mais il n'a pas non plus vu Rome, dont les vestiges antiques ne lui ont été accessibles que par des publications illustrées. En Italie, il a certes visité les villes conquises durant la campagne de l'an IV : Modène, Parme, Vérone, Bologne, Milan ou Florence.<sup>6</sup> Et si l'on en croit sa correspondance, Vérone, en particulier, l'a vivement impressionné, avant qu'il n'envahisse l'Égypte et découvre les pyramides, obélisques, colonnes et nécropoles. Mais Paris déjà l'avait conquis, comme en témoignent les propos adressés à Arnault. Paris qui aurait dû « écraser de sa splendeur toutes les villes de l'univers ». Paris, mais aussi la France qui sous la baguette du magicien suprême serait devenue « le plus bel empire qui eût jamais existé ».<sup>7</sup>

C'était là le rêve de l'empereur des Français, qui permet d'appréhender ce qu'il entend au juste quand il évoque les embellissements de Paris et les grands travaux. Mais du rêve au réel, le chemin est long et tortueux, même si l'Empire se veut un règne où merveilleux et réalité se confondent<sup>8</sup>.

### **Le rêve de magnificence**

Au lendemain du 18 brumaire, la première préoccupation de Bonaparte touche aux embellissements de Malmaison. L'architecte Fontaine est chargé des travaux et apprend à ses dépens que le Premier Consul n'est pas « facile à contenter ». Tout aussi exigeante est Joséphine, dont les projets « varient sans cesse » et qui veut « sans mesure et sans bornes ». Résister ne sert à rien sinon à s'aliéner sa confiance et celle du premier magistrat de la France<sup>9</sup>. L'administration du Musée du Louvre sut très précisément ce qu'il en était : elle fut destituée pour s'être opposée aux volontés de la citoyenne Bonaparte. Fontaine accepte donc sans broncher des ordres qui lui paraissent irraisonnables – quitte à les noter dans son journal.

Début 1801, une fonction autrement prestigieuse incombe à l'architecte. Le palais des Tuileries lui est confié. Celui-ci est en mauvais état et les embellissements effectués sous la Révolution ne sont plus de saison. Le Premier Consul souhaite un cadre qui s'accorde avec ses goûts et son « rang ». C'est-à-dire des agréments et de la magnificence. Percier et

---

<sup>6</sup> Napoléon, *Correspondance*, I, p.359. Il note avant tout la beauté majestueuse de l'amphithéâtre.

<sup>7</sup> G. Gourgaud, *Journal de Sainte-Hélène*, Paris, 1947, 2 vol., II, pp.20-21. P. Fontaine, *Journal*, Paris, 1987, 2 vol., I, p.510.

<sup>8</sup> A ce sujet, mon livre *Napoléon. Héros, Imperator, mécène*, Paris, 1998.

<sup>9</sup> Fontaine, *op.cit.*, I, p. 11; 27; 31; 52 et 231.

Fontaine font de leur mieux pour le satisfaire. Les mesures prises alors dévoilent que Bonaparte entend isoler, valoriser et s'approprier le cadre où il évolue. Peu à peu sont ainsi délogés du palais les deuxième et troisième consuls, tandis que des grilles ferment l'entrée des galeries et contiennent la foule de curieux qui viennent admirer la parade hebdomadaire. Le moindre événement entraîne des changements jusque dans la distribution des appartements, qui ne cesseront d'être réaménagés, sans pour autant contenter le chef suprême, ni son épouse Joséphine.<sup>10</sup>

Après le Sacre de décembre 1804 s'imposent de plus vastes embellissements. L'Empereur et l'Impératrice doivent désormais occuper seuls avec leur service la totalité du palais. C'est alors que naît l'idée de réunir les Tuileries au Louvre et d'y créer « un seul monument consacré à la résidence du souverain ».<sup>11</sup> De grands travaux ici aussi sont nécessaires. Il faut restaurer la colonnade, terminer la cour carrée, restaurer les galeries, rétablir les façades, achever et décorer la galerie de tableaux. Aux Tuileries mêmes, devront être aménagés une nouvelle chapelle, une salle du Conseil d'Etat et des appartements dignes de l'Impératrice. Mais tout cela doit se faire avec économie et célérité – exigence impériale par excellence. De retour d'Austerlitz, Napoléon se voit comblé : la salle des Maréchaux est terminée, de même que les appartements de Joséphine.<sup>12</sup> Entre-temps, il s'est décidé à ajouter une aile nouvelle aux Tuileries, parallèle à celle du bord de la Seine. Reste à transporter les archives au Louvre, devenu le Conservatoire des lettres et des arts et, surtout, à réunir les deux palais. Est alors actualisée l'idée d'une rue impériale percée dans l'axe principal qui serait bordée de portiques et formerait une promenade et un jardin d'hiver. A chaque extrémité serait élevé un arc de triomphe, consacré l'un à la Paix et l'autre à la Guerre. L'ensemble, vaste et majestueux, entouré de grilles et étendu jusqu'à la place de la Concorde, serait digne du vainqueur d'Austerlitz. Mais un grave problème va se poser qui va gâcher ce beau projet<sup>13</sup>.

Ce problème, c'est celui du défaut de parallélisme entre la position du Louvre et celle des Tuileries. Percier et Fontaine proposent de le résoudre en construisant une galerie transversale, formant portique où pourraient être placées Bibliothèque impériale et Archives. Pour parachever ce grand œuvre, une place serait ouverte devant la colonnade – sur l'emplacement de Saint-Germain-l'Auxerrois enfin détruit. C'est là le projet des deux architectes, mais point du tout celui de l'Empereur. Lui proteste qu'un édifice entre les deux

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, I, pp.21-29. Le projet lui suggère d'ouvrir une rue et de vendre les terrains qui resteront « sur sa rive ».

<sup>11</sup> *Ibid.*, I, p.59 et p.102.

<sup>12</sup> *Ibid.*, I, p.220. Malgré les exigences d'économie, le budget est souvent dépassé pour « répondre aux vues de l'Empereur et de l'Impératrice qui de deux manières différentes commandaient le plus de richesse possible ».

<sup>13</sup> *Ibid.*, I, p.46; 70; 102 et 122.

palais romprait le plus beau point de vue qui soit au monde. Et, à ce point de vue, Napoléon tient dur comme fer.<sup>14</sup>

Il y tient dur comme fer, mais ne sait comment orner l'immense espace. L'architecte du gouvernement découvre alors l'inconstance, la défiance, l'indécision du maître de l'univers. C'est ainsi qu'en janvier 1808, les idées de magnificence et d'ostentation sont soudain délaissées au profit de l'économie et de l'utilité. Napoléon demande des écuries, des logements, des dépendances avant de changer d'avis un mois plus tard et d'ordonner la construction de la galerie transversale. Mais s'il consent à ériger une galerie, il la veut à un étage de sorte à avoir vue sur les deux édifices. Fontaine a beau invoquer la symétrie et l'ordonnance, l'Empereur exige de la grandeur, car dans « la grandeur seule résiderait la beauté ». <sup>15</sup> La grandeur a pourtant des inconvénients. Elle ne permet pas de bâtir les logements, les édifices et les monuments dont Napoléon ressent le besoin.

A l'issue du séjour en Espagne où l'Empereur découvre de prestigieux palais, dont celui de Madrid, ses exigences se feront plus vives encore. Napoléon exige que le Louvre soit d'une « magnificence qui ne le cède en rien à tout ce qu'il a vu ». Aussi, le 17 janvier 1810, bien qu'il demeure persuadé en son for intérieur que « tout ce que l'on mettra entre le Louvre et les Tuileries ne vaudra pas une belle cour », il décide d'adopter le projet de Fontaine et de faire construire la fameuse galerie transversale. Un fonds de trente-six millions est accordé pour la totalité des travaux du Louvre. Et pourtant ! A la veille de la campagne de 1813, Napoléon n'a toujours pu se résoudre à réduire l'étendue majestueuse qui sépare les deux palais, car il demeure convaincu qu'il « importe peu qu'un grand édifice n'ait pas une régularité complète [...]. Ce qui est vrai est toujours beau ». <sup>16</sup> L'indécision se maintiendra. Elle explique que la réunion du Louvre aux Tuileries n'ait pu être réalisée sous le Premier Empire.

Au Louvre même, les travaux se poursuivent. Décorations, peintures, sculptures, dorures, rien n'est épargné pour transformer le musée en un « palais de parade ». En 1812, il est encore question d'installer un grand appartement de souverain dans la partie de la colonnade, mais les restaurations sont quasiment terminées. Aux Tuileries, il en va donc de même, mais au gré des ans, Napoléon s'y plaît de moins en moins. Il s'y sent trop à l'étroit à l'intérieur comme à l'extérieur. Ce qui lui conviendrait, ce serait un appartement de plain-pied avec un jardin, où il pourrait se promener tout à son aise. Aussi fait-il aménager le parc de

---

<sup>14</sup> Voir aussi Lanza de Laborie, *Paris sous Napoléon*, Paris, 1905-1911, 8 vol., II, pp.162-183. M.L. Biver, *Le Paris de Napoléon*, Paris, 1963, pp. 292-326.

<sup>15</sup> Fontaine, *op.cit.*, I, p. 196 et p.200.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.250 et p.353.

Monceaux pour les Enfants de France, de sorte qu'eux au moins puissent y « respirer le bon air ». La soif de grandeur et de magnificence s'estompe donc quand il s'agit de vie privée et de commodité, ainsi qu'on disait à l'époque. C'est que, comme les hommes du siècle, Napoléon aime la nature, le grand air, les promenades. Non seulement pour le calme propre à la méditation, mais aussi par crainte du « méphitisme » propre aux grandes villes. De là sa prédilection pour les fontaines jaillissantes, les jets d'eau et les cascades, dont il dote peu à peu la capitale.<sup>17</sup>

Les critiques sur l'incommodité des Tuileries et du Louvre se situent à une époque où de grandes constructions préoccupent le gendre des Césars. Après quelques hésitations, Napoléon s'est en effet décidé à entreprendre le plus ambitieux des projets de Fontaine. Un projet, suggéré semble-t-il par David en 1810, qui consiste à édifier un palais neuf sur la montagne de Chaillot. L'idée jugée tout d'abord trop hardie par Napoléon a fait insidieusement son chemin. Fontaine est alors invité à présenter des plans : une « maison de plaisance », un petit palais d'été, une villa, mais l'imagination aidant et l'avenir s'annonçant clément, se ravive le rêve de magnificence et de grandeur. Vingt millions sont accordés en janvier 1811 pour les constructions. La visite du site ne fait que confirmer l'Empereur dans son désir de construire du neuf. Le palais de Chaillot qui plus est palliera aux inconvénients des Tuileries. Sur le modèle de l'Acropole, il dominera la ville, le Champ de Mars, l'Ecole militaire et renouera avec les plus grands travaux jamais entrepris en France. En 1812 s'y ajoute l'idée de bâtir de nouveaux édifices sur les terrains de Gros Caillou, près du Champ de Mars, dans la perspective de ce qui est entre-temps devenu le palais du roi de Rome. Cinquante millions sont prévus pour la construction de quatre édifices : archives, palais des arts, université et caserne.<sup>18</sup> Dès lors, l'Empereur se plaît à répéter que les restaurations sont trop onéreuses et qu'elles « font peu d'honneur ». A entrer dans l'Histoire sous les traits d'un bâtisseur, autant faire du neuf ! C'était là ce à quoi aspirait en silence l'architecte Fontaine. Le quartier nouveau étonnerait par sa magnificence, sa richesse et sa beauté, surtout si l'on prolongeait la promenade des Champs-Élysées jusqu'au pied de Chaillot et si l'on ponctuait de résidences princières ce nouvel axe impérial. Le 21 mars 1812 est arrêtée définitivement l'établissement du quartier.<sup>19</sup>

Flatté à l'idée d'élever des monuments inédits et de former une ville nouvelle dans l'ancien Paris, Napoléon se passionne pour le projet. Durant l'été 1812, fondations et égouts

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, I, p.271 et p.310.

<sup>18</sup> *Ibid.*, I, p.285 et p. 322.

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, pp. 322-325.

sont entrepris. Tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais au moment même où le rêve prend forme, arrive la désastreuse nouvelle. La campagne de Russie est une défaite totale. De retour à Paris, Napoléon vaincu a des idées plus modestes. Son premier revers l'incite à freiner sa mégalomanie. Il ne s'agit plus alors de surpasser Versailles ou le palais Real, mais d'imiter le Sans-Souci du grand Frédéric. Il ne s'agit plus de rechercher la magnificence – « l'achèvement du Louvre suffit pour faire la part de la gloriole » - mais d'élever un palais agréable pour un convalescent ; pour un homme sur le retour de l'âge. Napoléon reconnaît que des économies s'imposent, mais il n'en renonce pas moins à l'idée d'élever un grand ensemble. Le 26 novembre 1813, il effectue une dernière visite sur les lieux. Fontaine rêve encore mais comprend en son for intérieur que le palais du roi de Rome n'est plus qu'un « château en Espagne ». De fait, le combat reprend durant l'hiver 1813 et sonne le glas de ce qui aurait dû être le plus bel ensemble architectural du premier Empire.<sup>20</sup>

« La remarque la plus constante et en même temps la plus piquante que l'on puisse faire est celle de la liaison intime des projets de Bonaparte avec les circonstances politiques de sa position et les précautions qu'elle commandait ». Ces propos de Bausset, préfet du palais impérial, méritent d'être pris en considération. Ils incitent à déceler des analogies entre architecture et politique. Plus s'affermait le pouvoir consulaire, plus Bonaparte revendique en vérité des espaces prestigieux, tel le château de Saint-Cloud, refusé dans un premier temps.<sup>21</sup> Entrepris en septembre 1801, le gros œuvre est terminé au printemps suivant. Les travaux, estimés à 25.000 francs par Berthier, se sont en réalité élevés à plus de trois millions de francs. Mais les visiteurs s'accordent pour admirer la richesse et le bon goût des intérieurs, soigneusement décorés d'œuvres empruntées aux dépôts publics ou au musée du Louvre. Les embellissements se poursuivront car, même sous l'Empire, Saint-Cloud demeure une résidence privilégiée.

Saint-Cloud pour la belle saison, le palais de l'Elysée pour l'hiver et le confort, les Tuileries et le Louvre pour la représentation et la « gloriole », ces trois résidences auraient pu satisfaire l'Empereur républicain. C'est ce qu'il affirme du reste à Sainte-Hélène, quand il incrimine les rois de France pour les sommes inutilement dépensés dans leurs innombrables « maisons de campagne » et qu'il reconnaît que deux ou trois palais lui suffisaient amplement.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.376.

<sup>21</sup> L. Bausset, *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du Palais et sur quelques événements de l'Empire depuis 1805 jusqu'au premier mai 1814 pour servir à l'histoire de Napoléon*, Paris, 1827-1829, 4 vol., IV, pp.111-112. Lanzac de Laborie, *op.cit.*, II, p.184. Le Tribunat avait proposé Saint-Cloud après Marengo. Bonaparte l'avait refusé.

Or, peu après avoir embelli Saint-Cloud, le premier Consul s'intéresse à Fontainebleau – ce serait là, écrit Bausset, « le premier indice de son désir de s'élever à la pourpre impériale ». Une fois sacré Empereur, Napoléon décide en outre de restaurer la plupart des châteaux royaux. Après Fontainebleau viendra le tour de Compiègne, Rambouillet, Richelieu, Trianon, Meudon, et évidemment Versailles, où à partir d'août 1807 (au lendemain du traité de Tilsit), il exige « de la magnificence et de la grandeur ». A cet effet, il souhaite cacher tous les petits bâtiments érigés sous Louis XIII derrière un péristyle et un vaste arc de triomphe, qui constituerait la façade vers Paris. En réalité, il eût voulu transformer Versailles en un temple grec, au grand désarroi de Fontaine. A la veille de la campagne de Russie, rien n'est encore arrêté, si ce n'est que Versailles est un « ouvrage d'ostentation, qui ne peut être médiocre ». A faire du médiocre, mieux vaut ne rien faire.<sup>22</sup> En 1813, conscient que de tels travaux sont « une chose à faire avec les siècles », Napoléon renonce à imprimer sa marque sur le palais des Bourbons.

### **Le rêve d'éternité**

Parallèlement aux palais impériaux que Napoléon n'eut de cesse d'embellir, de restaurer, d'agrandir ou de créer (sur papier du moins) de fond en comble et qui répondaient à son désir de magnificence, l'empereur des Français a conçu divers monuments en vue de perpétuer la mémoire des exploits français et de ceux qui les avaient accomplis. Et si l'on en croit son secrétaire Bourrienne, la passion de Napoléon pour les monuments « a presque égalé sa passion pour la guerre ».<sup>23</sup> Une conquête n'était pas pour lui « une œuvre achevée, tant qu'il y manquait le monument destiné à en transmettre le souvenir à la postérité ». Dans un premier temps, il a certes ostentatoirement refusé que des monuments lui soient consacrés – que ce soient ceux décrétés par le Conseil général de la Seine ; le Tribunat ou le Corps législatif ou bien les diverses villes de France et d'Italie. Mais à partir de 1806 et au lendemain d'Austerlitz, plusieurs décrets trahissent l'aspiration de Napoléon à immortaliser son règne et ses prouesses dans le marbre ou dans le bronze<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> Fontaine, *op.cit.*, I, pp. 298-299 et p.303. Une première estimation des dépenses à faire à Versailles s'élevait à six millions.

<sup>23</sup> L. A. Bourrienne, *Mémoires de M. de Bourrienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris, 1829, 10 vol., IV, p. 39 et p.53. Notons que l'armée des côtes lui consacre à Boulogne une colonne surmontée d'une statue colossale en habits impériaux (par Houdon) que l'Empereur accepte dès l'an XIII. La colonne est terminée sous l'Empire, mais la statue n'a pas été mise en place avant 1814.

<sup>24</sup> La peinture et la gravure sont aussi de la partie. Cf. mon livre, pp.253-288.

A cet effet, il arrête en février de la même année un arc de triomphe « à la gloire de nos armées », à placer à la grande entrée du palais des Tuileries. Un million est accordé, qui sera payé avec les contributions de la Grande Armée en l'honneur de laquelle il est élevé. La première pierre est posée en juillet 1806 et le gros œuvre est terminé durant l'automne 1808. L'architecture a été confiée comme d'usage à Percier et Fontaine. La tâche était délicate, car l'arc devait être non seulement en rapport avec les dimensions du palais mais encore s'harmoniser avec la perspective des Tuileries.<sup>25</sup> Les architectes s'inspirèrent des arcs romains de Constantin et de Septime Sévère. Condamnés à utiliser les matériaux disponibles, Percier et Fontaine rivalisent d'ingéniosité et privilégient la polychromie – encore peu connue et peu appréciée à l'époque, où rares sont ceux qui savent qu'elle était courante chez les Grecs. Colonne de marbre rouge, frise de couleur, pierre blanche et quadriges de bronze doré, cet alliage parut à bien des contemporains d'une « bigarrure insolite ». D'autres comprirent à l'inverse qu'il fallait faire de nécessité vertu et que la polychromie rendait moins disparate l'ajout au sommet d'un quadriges doré.

Dans les décorations dont Vivant Denon est chargé du programme, le directeur du musée du Louvre privilégie les scènes anecdotiques et historiques ou les allégories classiques, avec une nette préférence pour les motifs guerriers. Victoires, Renommées, Guerre, Paix, Force, mais aussi Prudence, Sagesse, Abondance et Génies – dont le génie de l'Histoire. C'est à Denon aussi qu'est due l'idée de placer dans le char triomphal une statue colossale de Napoléon en habits impériaux (par Lemot). La réaction de l'Empereur à la vue de sa statue est bien connue. Il se récria que c'était inconvenant et exigea qu'on l'ôte immédiatement sous prétexte que ce n'était pas à lui de s'élever des statues. Le char de la Victoire, tiré par les quatre chevaux de Corinthe demeura vide tout au long des années suivantes, dans l'espoir peut-être que la postérité y dresserait la statue du Héros parmi les héros.<sup>26</sup>

Napoléon en réalité est déçu par le monument. Il aurait souhaité un arc grandiose et on lui offrait un simple « pavillon ». Parallèlement et dès mai 1806, il avait conçu le projet d'en élever plusieurs : un arc de Marengo ; un arc d'Austerlitz ; un arc de la Paix et un arc de la Religion. Quatre ou cinq arcs pour Paris, auxquels devait s'ajouter celui de l'Etoile. L'empereur des Français pouvait-il moins faire que les *imperators* romains ? Ces monuments auraient pour avantage de nourrir la sculpture pendant dix ans et ils contribueraient à la

---

<sup>25</sup> Fontaine, *op.cit.*, I, pp 123-125. Napoléon craignait que « l'arc ne tue le château ou que le château ne tue l'arc ».

<sup>26</sup> *Ibid.*, I, pp.214-215. Voir l'article de F. Boyer, « Napoléon et les monuments à sa gloire en France et en Italie », *Revue de l'Institut Napoléon*, 1958, no.66. Curieusement, Boyer ne mentionne pas la colonne de Boulogne ni la colonne Vendôme, ce qui lui permet de reprendre à son compte la version napoléonienne.



prospérité des artisans, des ouvriers et des artistes de la capitale. Comme bien des projets napoléoniens, ils ne furent pas mis en œuvre. Sans doute à cause des immenses dépenses qu'ils auraient entraînées et des problèmes d'emplacement qu'ils rencontrèrent. Mais le rêve d'un arc véritablement colossal se maintint, ce qui donna lieu à l'édification de l'arc de l'Etoile. Et, à plusieurs reprises, il est question d'en édifier un second du côté du Louvre pour faire pendant à celui du Carrousel.

Depuis le concours de l'an VIII pour les colonnes nationales et départementales, l'emplacement de l'Etoile avait été bien des fois mentionné comme étant le plus prestigieux et le plus digne de la Grande Nation. Mais l'on hésitait sur le genre de monument à y élever. Les uns tenaient pour une colonne triomphale, les autres pour un obélisque ou un arc de triomphe.<sup>27</sup> Champagny, ministre de l'Intérieur et Crétet qui lui succède, optent pour l'arc de triomphe. Fontaine s'y rallie à condition que l'arc ait des proportions colossales. Le 10 février 1808, Napoléon continue de douter de l'effet de l'entreprise et suggère un obélisque, avant de suivre quelques jours plus tard l'avis de son ministre. Reste à déterminer la forme, ce qui n'est pas une mince affaire. Après maintes tergiversations, Fontaine propose de s'inspirer de l'arc Janus de Rome. Est alors décrété que l'arc de l'Etoile sera élevé sans colonnes et avec quatre faces égales.<sup>28</sup> Les architectes prévoient de dresser un édifice colossal, « un des plus considérables dans ce genre qui ait jamais existé ».<sup>29</sup> Et ainsi qu'il en va dans un monument triomphal, les ornements chanteront la gloire de l'Empereur.

Que l'emplacement de l'Etoile l'ait emporté sur d'autres lieux, tels que la Bastille, où il fut aussi question à un moment d'ériger un arc de triomphe,<sup>30</sup> témoigne que fut très vite privilégié le quartier occidental de la capitale, non seulement pour sa majestueuse perspective, mais aussi pour sa position géographique, qui fait que c'est là que se couche le soleil. Le quartier oriental passe alors au second plan, mais l'Empereur conserve le projet d'y ouvrir une vaste artère qui relierait le Louvre à la place du Trône (place actuelle de la Nation), en passant par la Bastille et la rue Saint-Antoine. La perspective orientale n'est donc pas oubliée, mais elle est jugée moins urgente, ce qui suggère une volonté de mettre avant tout en valeur le cadre où évolue le premier souverain de l'Europe. Du Louvre aux Tuileries, des Champs-Élysées à l'Etoile et à Chaillot où dominera le palais du roi de Rome s'élabore ainsi la voie symbolique conçue par Colbert et ponctuée de monuments prestigieux, qui suit la course du

---

<sup>27</sup> Sur le sujet, mon livre, pp.204-205.

<sup>28</sup> Fontaine, *op.cit.*, I, pp.190-200.

<sup>29</sup> Le programme de Chalgrin mentionne qu'il aura 54,55 m. de face sur 27 x 27 m. d'épaisseur et 42,83 m. de hauteur. AN. F13-206, dossier 3.

<sup>30</sup> Napoléon, *Correspondance*, op.cit., XII, p. 299 et p.364.

soleil et qu'aurait dû achever dans les années à venir la perspective orientale prolongée jusqu'à la place du Trône – en attendant qu'elle le soit jusqu'à Vincennes.<sup>31</sup>

Si, à l'Etoile est abandonnée l'idée d'ériger une colonne, le motif n'en continue pas moins de fasciner les contemporains. A Paris même, les colonnes ont été bien souvent à l'ordre du jour depuis les concours de l'an II et ceux de l'an VIII. En 1803, il est encore question d'en élever une place Vendôme. Elle serait consacrée à Charlemagne et aux départements français. Mais le décret reste lettre morte et n'est réactualisée qu'en 1806, quand fusent les grands projets – lesquels coïncident, on l'a compris, avec l'apogée de la puissance française en Europe, qui culminera au traité de Tilsit. L'Institut et Champagny se retrouvent alors pour proposer de substituer l'image de l'Empereur des temps modernes à celle du restaurateur de l'Empire d'Occident. La colonne s'inspirerait de celle de Trajan et serait surmontée de la statue du « Prince chéri par la nation ».<sup>32</sup> Napoléon accepte la proposition, consent à accorder des canons, mais omet de se prononcer sur la statue, ce qui suggère une acceptation tacite – qui lui permettra plus tard d'affirmer que son effigie colossale a été dressée sans son ordre. Entreprise en 1806, la colonne baptisée de la Grande Armée ou d'Austerlitz, est inaugurée le 15 août 1810 pour l'anniversaire de Napoléon. A cette date, elle est déjà ornée de la statue en bronze de l'empereur, lauré d'or et vêtu à la romaine. Ce qui dit bien à qui elle se réfère : à la Rome guerrière des Césars.

Une ambition identique se décèle dans la décision de créer à la Madeleine un Temple de la Gloire, destiné à célébrer la mémoire des brillants exploits de l'armée française. Le 2 décembre 1806, l'Empereur choisit en effet de métamorphoser l'église conçue sous Louis XV en un temple où sera récompensé l'héroïsme. Sur le frontispice sera seule mentionnée la dédicace laconique : « L'Empereur Napoléon aux soldats de la Grande Armée ». A l'intérieur, en revanche, s'accumuleront inscriptions, bustes et statues. Dans ce monument, Napoléon se sépare ostensiblement des rois de France, en ce qu'il consent à partager les honneurs de la gloire avec ceux qui l'ont suivi sur le champ de bataille : des simples soldats aux maréchaux. Mais la démocratisation des honneurs n'est pas absolue et la hiérarchie honorifique demeure traditionnelle, et non plus méritocratique : elle se fait selon les grades et non selon les

---

<sup>31</sup> Voir sur ces projets de Colbert, M. Poëte, *L'art à Paris à travers les âges*, Paris, 1924, p.50. Et Lanzac de Laborie, *op.cit.*, II, p.140.

<sup>32</sup> Napoléon, *Correspondance*, XII, p.188 (Lettre de Champagny du 14 mars 1806 et réponse de Napoléon).

exploits. Qu'importe ! L'idée est que la postérité puisse s'émerveiller du fait « qu'il fit des héros et sut récompenser l'héroïsme »<sup>33</sup>!

En 1812, Napoléon se désintéresse du projet. Il regrette même de gaspiller quinze ou vingt millions dans « un monument dont le but est idéal ». A cette date, on l'a vu, une seule grande idée le préoccupe : le palais de Chaillot et ses environs. Désormais, il ne rêve plus que de faire du neuf et de créer une ville nouvelle, digne du fondateur de la quatrième dynastie. Finis les monuments en l'honneur des soldats. Assez d'édifices seraient « élevés à l'immortelle gloire de la France ». Ce qu'il appelle de ses vœux, ce sont « des édifices dont la grandeur et la magnificence effacent ceux qui existent aujourd'hui ». La colonne Vendôme et l'arc du Carrousel ne chantent-ils pas déjà les prouesses de la Grande Armée – décimée du reste lors de la campagne de Russie ? Quant au temple grec, n'est-il pas en train de se dresser sur le terrain des filles de Saint-Thomas par les soins de Brongniard ? La Bourse, édifice utilitaire s'il en est, remplacera donc le temple de la Gloire, jugé désormais incompatible avec les mœurs modernes et la religion. Et puis, le souci de l'Empereur vis-à-vis des militaires se traduira par la mise en place de casernes et d'un hôpital militaire sur le terrain susnommé de Gros Caillou. C'est dire qu'après le mariage autrichien et la naissance de son fils, qui rassure Napoléon sur la postérité de sa dynastie, le souci des convenances l'emporte haut la main – sans que s'estompe évidemment le désir de magnificence, à Versailles notamment, tandis que, dans les années de crise de 1811-1813, les projets utilitaires reprennent le dessus et repoussent dans l'ombre la soif d'ostentation et la volonté de commémoration des victoires et des victimes des combats.

Sur le Pont Neuf était prévu du reste un monument qui compenserait heureusement l'abandon du projet sur l'emplacement de la Madeleine. Décrété en août 1809, l'obélisque de granit, haute de 180 pieds, serait dédié au Peuple français, mais orné de motifs militaires, comme si l'empire français tout entier ne devait et ne pouvait être que militaire. Il aurait conté « tous les faits qui avaient illustré la France durant les campagnes de 1809 ». Le « plus grand de tous les monuments de ce genre » aurait dû être terminé en 1814. Ce ne fut pas le cas et l'on comprendra pourquoi.<sup>34</sup>

En dépit de plusieurs projets inspirés de l'expédition d'Égypte, celle-ci est peu représentée dans la France impériale. La pyramide gigantesque que souhaitait ériger Napoléon en Italie en souvenir de ses deux brillantes campagnes ne sera jamais entreprise et restera à

---

<sup>33</sup> AN. F21-576. Voir aussi Legrand et Landon, *Description de Paris et de ses édifices*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1818, p. 121. Au-dessus de la Madeleine, il aurait souhaité dresser le quadrigue de Berlin. *Correspondance*, XVI, p.85.

<sup>34</sup> Sur ce monument, AN AF IV-1290. Gourgaud, *op.cit.*, I, p.205. J.A. Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon*, Paris, 1893, p.83.

l'état d'esquisse;<sup>35</sup> l'obélisque du Pont neuf, le plus haut qui ait jamais été de mémoire d'homme, lui non plus ne sera jamais achevé, pas plus que le temple égyptien auquel Napoléon songe encore à Saint-Hélène : tout cela fut abandonné. La variété architectonique des monuments érigés ou pensés sous l'Empire ne doit pas cacher une constante évidente : la célébration des valeurs guerrières. Le « plus civil des militaires » ne comprend la monumentalité qu'en termes de célébration des victoires. Une monumentalité qui contera à la postérité les grandes actions militaires, l'héroïsme des soldats et des généraux et le génie du chef suprême. Oubliés les principes et les valeurs de la Révolution. Allégories, emblèmes, scènes historiques, tout évoque des campagnes, des conquêtes et des ambitions impérialistes : de la harangue à l'entrevue ; du combat à la soumission ; de la paix à la guerre. Napoléon réinsère dans l'histoire nationale et dans le monument français les valeurs bellicistes qu'avait chantées Louis XIV. Pourtant, à l'inverse de Louis-le-Grand, il cherche à confondre la gloire du chef et la gloire nationale, de sorte à ce qu'elles « fussent toutes deux réunies dans des monuments consacrés à l'utilité publique, aux hommes éminents par la bravoure et le mérite, qui avaient bien servi la patrie et qui étaient morts pour elle dans les combats ». Le moindre monument retracera les plus beaux triomphes du siècle et consolera la nation de tant de sacrifices. Mieux que les Bourbons, Napoléon sut en effet mêler dans ses initiatives architecturales incitatif, mémoratif et dissuasif. Inciter les hommes à bien faire, à mieux faire; pérenniser le souvenir de leurs actions, mais aussi rappeler à chacun à qui était dû ces miracles d'héroïsme et d'abnégation et démontrer à l'Europe que sous l'Empire aussi, la France brillait par les armes et par les arts. S'il abandonne peu à peu l'éloge aux simples soldats et la « gloriole » et se consacre à l'édification d'un cadre digne de la quatrième dynastie et à sa propre gloire, un troisième souci l'habite, mieux en accord avec son tempérament pragmatique : l'utilité.

### **Le rêve d'utilité**

Que Napoléon soit sincèrement préoccupé par les travaux d'utilité générale et qu'il en soit plus fier en somme que les embellissements des palais impériaux et des édifices nouveaux construits par Percier et Fontaine, c'est visible lors des rapports annuels sur la situation de l'Empire et lors des jugements des prix décennaux. Les premiers, il est vrai, tendent à souligner devant l'opinion publique à quel point, malgré ses absences et ses préoccupations,

---

<sup>35</sup> Un concours est ouvert à ce sujet, auquel participent Français anciens et Français nouveaux – des pays annexés. *Correspondance*, XXV, p.359.

l'empereur des Français privilégie les travaux d'utilité générale et se concentre sur le confort et le bien-être de ses sujets. Au premier plan des rapports figure donc la primauté conférée aux routes, ports, canaux, ponts, marchés, abattoirs, halles, fontaines jaillissantes.<sup>36</sup> Après seulement sont mentionnés les embellissements de la capitale, tandis que sont passées sous silence les restaurations nombreuses des palais impériaux. Dépenses somptuaires dont Napoléon n'ose se flatter. Mais il y a mieux. Lors du jugement des prix impériaux en 1810, l'Empereur exige du jury qu'il prenne en considération le canal Saint-Quentin, le passage du Simplon et la route du Mont Cenis. De quoi rendre perplexe la quatrième classe de l'Institut, car « les canaux et les grandes routes n'ont jamais été réputés faire partie des Beaux-Arts », n'en déplaise à Sa Majesté. Devant l'insistance de Napoléon, l'Institut se résout à assigner aux grands travaux un rang parmi les prix décennaux, à condition qu'ils soient considérés comme une classe à part et le jury couronne en architecture l'arc du Carrousel de Percier et Fontaine. Inversement, Napoléon décerne le prix au canal Saint-Quentin – pas encore terminé, qui plus est. Cette intervention de Napoléon de décembre 1810 trahit l'importance qu'il conférait aux routes et canaux ouverts durant son règne. Il est vrai ici aussi que c'est sans doute ce qu'attendait de lui l'opinion publique. Mieux que les édifices somptuaires, les grands travaux d'urbanisme, opérés pour le bien commun, transformaient Napoléon en empereur républicain.<sup>37</sup>

La même impression ressort des mémoires de Sainte-Hélène, quand l'exilé énumère la multiplicité des ouvrages réalisés sous son règne. Des embellissements, des restaurations, des améliorations – égouts, abattoirs, marchés, routes, canaux, ports, galeries souterraines (canal Saint-Martin), auxquels s'ajouteraient des constructions d'édifices magnifiques : « Voilà qui forme un trésor de plusieurs milliards qui durera des siècles ». Et de se flatter que tout cela ait été accompli sans ruiner la nation.<sup>38</sup> Il est vrai que le financement des projets était pour le moins subtil, mais l'ensemble a coûté malgré tout un milliard à la nation. Et surtout les incertitudes et hésitations de Napoléon ont fort pesé sur les dépenses. Des millions ont été engloutis dans des constructions qui ne furent pas menées à terme ou qui s'avèrent peu réussies. Du temple de la Victoire aux travaux de Versailles ; du monument au général Desaix sur la place des Victoires à celui consacré au général d'Hautpoul, place des Vosges, des embellissements des Invalides aux colonnes départementales et à la colonne nationale ; de la

---

<sup>36</sup> On doit à Napoléon quelque trente nouvelles fontaines.

<sup>37</sup> *Correspondance*, XXI, p.311. AN. AF IV-1050 (rapports sur le jugement des prix décennaux).

<sup>38</sup> *Napoléon. Héros, imperator, mécène, op.cit.*, pp.219-221.

statue colossale de Canova<sup>39</sup> à la fontaine de l'éléphant, place de la Bastille ou au concours pour un monument au Mont Cenis, bien des travaux ont été soit délaissés, soit freinés en période de crise où l'utilité reprenait le dessus.

Quand Fontaine fait le point en 1816, il déplore ainsi que « presque toutes les bâtisses ordonnées sous l'Empire, souvent sans beaucoup de réflexion et pour des motifs qui n'étaient pas toujours ceux de la saine raison, ont un caractère de grandeur, de profusion entremêlé de mesquineries, sous lesquelles on aperçoit l'hésitation qui a accompagné leur origine, l'inconstance qui les a fait élever et les caprices qu'ils ont eu à supporter pendant la durée de leur exécution »<sup>40</sup> : l'architecte n'a pas tout à fait tort. Si sûr de lui dans la vie publique, Napoléon l'était moins dans sa politique monumentale, et d'autant moins que l'époque était des plus instable et que les circonstances changeaient sans cesse.<sup>41</sup> Une fois gendre des Césars, par exemple, l'empereur pouvait difficilement chanter ouvertement ses victoires contre l'Autriche ou élever un temple à sa propre gloire. Dès lors, il privilégie les convenances. Mais, il comprend aussi que l'empreinte laissée dans l'espace public doit survivre aux siècles et perpétuer la mémoire du génie de l'Empereur. Ils ne peuvent être donc ni médiocres, ni ridicules. Bien des projets ont été par ailleurs décrétés en vue de susciter des effets immédiats et non toujours en vue de leur exécution effective – telle la pyramide colossale à ériger en Italie ou le vaste monument pour le Mont Cenis décrété en 1812. D'autres ont adopté le rythme saccadé des événements et d'autres, enfin, onéreux et complexes, ont été exécutés progressivement – ainsi qu'il en va avec le projet d'un nouveau Versailles.<sup>42</sup> A ceux-ci il faut du temps. Or, parmi les obstacles auxquels fut confronté Napoléon, le plus grand fut sans nul doute le temps.

Pour conclure, force est de noter que la soif de grandeur et de magnificence ne l'a jamais emporté sur l'esprit d'économie et le rêve d'utilité. A la mégalomanie succèdent fréquemment la parcimonie et la prudence, notamment en 1812, quand il avoue que « l'arc de triomphe, le pont d'Iéna, le temple de la Gloire peuvent être retardés de deux ou trois ans sans inconvénient, au lieu qu'il est de la plus grande urgence que la maison d'abondance soit

---

<sup>39</sup> La statue de Canova représentait Napoléon nu en dieu grec. Elle eut peu de succès en France et fut remise à Wellington en 1815. La fontaine de l'Eléphant, allusion à Annibal et à la traversée des Alpes ne fut jamais achevée.

<sup>40</sup> Fontaine, *op.cit.*, I, pp.496-515. A cette version toute négative des faits de 1816 s'oppose l'article élogieux de 1833. Percier et Fontaine, « Napoléon architecte », *Revue de Paris*, no. 52, 1833, pp. 33-45.

<sup>41</sup> Notons malgré tout que le canal de l'Ourcq et la route Mont Cenis ont été achevés ; que plus de trente fontaines ont été créées, dont celle qui se trouve encore au Châtelet (et qui rappelle l'Egypte). La colonne Vendôme a été inaugurée en 1810 ; celle du Carrousel était terminée. Il n'y eut donc pas que du provisoire.

<sup>42</sup> En 1815, Napoléon renonce à ce projet: Versailles devient « un objet accessoire ». *Correspondance*, XXVIII, pp.34-35.

terminée ». Qui plus est, les objets d'utilité générale allient beauté et utilité : que ce soit la Bourse de Brongniard ; la fontaine du Châtelet ou la fontaine de la Bastille, un éléphant colossal de bronze, dont l'eau jaillirait de la trompe. Si dans les années de crise économique, les monuments triomphaux et somptueux sont freinés, Napoléon n'en poursuit donc pas moins de grands travaux : halles aux grains, routes, canaux, Bourse, Panthéon et basilique Saint-Denis. Non seulement pour qu'ouvriers et artisans ne manquent pas d'ouvrage, mais aussi pour confondre la gloire du souverain avec celle de la France. Ces grands travaux, quels qu'ils soient, ne dureront-ils pas eux aussi des siècles ? Ils confondront la calomnie et susciteront l'admiration des générations futures, d'autant qu'ils ont été accomplis au milieu des guerres continuelles et sans aucun emprunt. Ce seraient là les véritables trésors de Napoléon le Grand. C'est dire que le rêve d'éternité ne s'est pas assoupi, nonobstant le déplacement subtil qui s'opère vers 1812 et qui donne la primauté aux ouvrages d'utilité générale. Seul le rêve d'éternité comptait vraiment aux yeux de l'empereur des Français. Et lui qui aimait à dire « qu'il ne faut point passer sur cette terre sans y laisser des traces qui recommandent notre mémoire à la postérité », il n'eut de cesse de les multiplier tant en France qu'à l'étranger.